

[...]

Dans l'établissement, globalement, je me faisais peu de camarades. Plutôt des adversaires, des rivaux. Les box du dortoir étaient par deux. Je m'efforçais de me laver le moins possible pour rester seul (et je vais vous dire : c'était efficace !) Des bandes florissaient, les conflits et rixes étaient quotidiens. Dans les quinze hectares de bois alentour, il s'organisait des chasses à l'homme. Malgré les veilleurs de nuit chargés de nous surveiller, au soir on partait pour des petites équipées sauvages. J'y étais plus souvent gibier que prédateur. Peut-être parce que j'étais parmi les derniers arrivés, avec encore une silhouette de gringalet.

Dans ce nouvel univers je confirmais mon profil de « bad boy ». Volontiers rebelle, je prétextais toutes raisons pour déroger aux règles de la société. Dans ce centre de réinsertion planté au milieu d'une forêt comme pour mieux nous cacher aux yeux des autres, les rivalités entre adolescents plutôt abrupts étaient fréquentes. Les éducateurs étaient souvent dépassés. Tout endurci que je sois, il m'est arrivé d'être poursuivi par une meute de plus âgés que moi. Ils s'y prenaient comme pour me lyncher, par plaisir ou pour sortir de l'ennui. Alors je m'enfuyais dans la nuit, traversais les forêts, passant discrètement à travers les propriétés des bourgeois endormis. Je me jetais en contre-bas de la route dès qu'une voiture arrivait, dont les phares éblouissaient. Je finissais dans des buissons, frigorifié. J'étais fier de me sentir le héros d'une aventure... mais souvent je rentrais dès le lendemain, tenaillé par une faim qui faisait rabattre mon orgueil.

Une fois, je tentai une fugue prolongée. Par goût de la provocation. Par soif d'adrénaline. Peut-être aussi avec le dessein de me poser en petit caïd. Les gendarmes m'ont aisément retrouvé, caché dans une sorte de blockhaus. Cela me valut d'être convoqué dans le bureau du directeur (j'étais au mieux avec son fils, qui habitait avec son père dans le logement de fonction ; c'est parfois utile ...).

Chaque semaine nous étions montrés à un médecin psychiatre. Son bureau était au dernier étage du manoir, tout en haut du monumental escalier en bois. Un décor de film noir, un peu glauque. Pour les consultations, il s'enfermait dans son bureau... Je n'ai jamais eu de lui qu'une image professionnelle. Cela n'était pas le cas pour tous. Une accusation de pédophilie est tombée sur lui, il y a une quinzaine d'années. L'affaire est devenue notoire. Il a été jugé et condamné. Sa peine doit maintenant être purgée et j'espère qu'il a trouvé la paix (et plus encore ses victimes) depuis que la justice est passée. Selon les pratiques de l'époque, le médecin prescrivait pour nous beaucoup de médicaments. Chaque jour, au petit-déjeuner comme au dîner, dans ce réfectoire blanc et rose, glacial et impersonnel, l'infirmière nous distribuait nos pilules comme cela se fait dans les EHPAD. Il était vérifié que nous les prenions sur le champ. L'absorption d'un verre d'eau, sous le regard de la soignante, faisait foi. À ce régime, que de fois je me suis senti vaseux, amorphe car la posologie était surdosée.

Le domaine n'était pas une institution scolaire. Pour reprendre un cursus qui n'avait que trop été chamboulé j'ai été inscrit au collège de la ville voisine. Avec d'autres internes, je rejoignais la classe dans une navette qui nous véhiculait tôt le matin et ramenait chaque soir. Bien que la classe préprofessionnelle de niveau (CPPN) au LEP de mécanique m'avait officiellement porté

au niveau de la quatrième, au vu du désastre on m'avait d'emblée rétrogradé en cinquième. Dans cette classe pour élèves « normaux », je dégageais un certain contraste.

Prétextant être un gamin à problèmes pour me faire respecter des autres élèves sans craindre les sanctions, je mesurai vite l'impact que mon expérience des duretés de la vie véhiculait auprès des autres garçons. Je ne tardai pas à insuffler des mouvements de rébellion. Je découvris par exemple qu'une section descellée du mur d'enceinte, à l'arrière du collège, offrait un passage entre des plantes grimpantes. C'était là une occasion inespérée de m'évader, discrètement, aussi souvent que je le voulais. Il suffisait de progresser au long des bâtiments jusqu'à l'encoche bienvenue dans le dernier rempart vers la liberté. À l'extérieur, méfiant et suspicieux comme un soldat en territoire ennemi, je parvenais en centre-ville pour me planquer au *Malgorn*, un bistrot du port de pêche qui avait l'avantage d'une arrière-salle équipée d'un billard. Julie était ma complice, et quand nous n'allions pas dans un bar ni au Monoprix faire quelques rapt, nous errions avec notre sac U.S. sur le dos, au long de la plage de sable mêlé de varech.

Sous ces angles, la vie était belle. Mon image « il vient de la DDASS » contribuait à ce que je n'aie pas d'efforts à développer pour me faire respecter dans le collège. Sans abuser de mon étiquette de loubard, je m'efforçais d'être juste. Cependant des bouffées de haine me venaient parfois. Je me découvrais alors comme un personnage méchant, dur. Dans ces temps-là, d'ailleurs, je me suis bâti un look à la Renaud : bandana au cou et aux poignets, jeans sale, blouson de toile noire couvert de badges et pins, avec écrit dessus *Morgane de toi*. Je jouais un rôle, bien sûr, dans lequel je renvoyais la violence que j'avais reçue. Quitte à me venger bêtement sur du matériel. Mais dans les roustes qu'il m'arrivait de distribuer, je me persuadais que toutes étaient justifiées.

[...]